

# É T U D E

SUR

LES BATAILLES DE BORN Y, REZONVILLE ET AMANVILLERS (1).



## II.

Donc, au lieu de continuer son mouvement, le 17, l'armée fit un changement de front en arrière sur l'aile gauche, pour aller occuper les positions suivantes :

Le deuxième corps, à droite de la route de Metz à Gravelotte, bordant les crêtes de Rozérieulles ;

Le troisième, sur le prolongement du plateau, et s'appuyant aux fermes de Moscou, Leipsig et la Folie ;

Le quatrième, entre la Folie et Amanvillers ;

Le sixième, sur les hauteurs, à droite de Saint-Privat-la-Montagne ;

Enfin la garde formait la réserve, en arrière des forts de Saint-Quentin et de Plappeville.

« Il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte spéciale du pays, — dit un général prussien qui a fait une description fort exacte du terrain et des préliminaires de la bataille du 18 août, — pour reconnaître la prodigieuse force de la position choisie par l'armée française. Son aile gauche s'appuie en avant et au-dessus de Jussy aux hauteurs de la Moselle, complètement dominées par les forts de Saint-Quentin et de Plappeville ; la ligne s'étend en suivant la crête des éminences où se trouvent les

(1) Voir page 209 de la livraison d'octobre 1871.



fermes du Point-du-Jour, Moscou, Leipsig, Montigny-la-Grange et le village d'Amanvillers ; ensuite elle traverse la route de Metz à Briey, et atteint l'aile droite qui s'appuie au village de Saint-Privat-la-Montagne. En avant de cette ligne le terrain s'abaisse presque partout, d'une manière uniforme, jusqu'à une distance de deux mille pas. L'approche de la position est défendue par un ruisseau très-encaissé, qui, prenant sa source dans les hauteurs d'Amanvillers, traverse le bois de Genivaux, puis celui de Vaux, et va se jeter dans la Moselle. On a retranché les abords des deux positions ci-après désignées, où se trouvent deux grandes masses de troupes ; l'une de ces deux positions, la plus forte est située au Nord entre les deux premiers bois, et défendue par le village de Verneville ; l'autre, à cheval sur les deux routes de Metz à Verdun qui s'y réunissent, est située entre les deux derniers bois et est couverte par la ferme de Saint-Hubert. Il n'y a, pour ainsi dire, que l'extrême droite qui soit accessible à l'ennemi ; et encore les abords en sont-ils rendus difficiles par un affluent de l'Orne, en arrière duquel se trouvent les villages d'Habouville, de Saint-Ail et de Sainte-Marie aux Chênes. Les fermes et les villages de la position principale ont été soigneusement mis en état de défense ; ils sont reliés, là où le terrain le permet, par des tranchées-abris qui s'étagent par deux et par trois ; on a fait des abatis, et les villages situés en avant, comme Saint-Hubert, Verneville et Sainte-Marie, ont été mis en état de défense. Sur certains points de la position principale judicieusement choisis, on a aussi établi des épaulements de batteries. En résumé, la position est si bien retranchée, qu'on est amené à se demander si tous les travaux qu'on a faits ont pu être exécutés dans la journée du 17 ; on arrive à supposer qu'ils ont été entrepris depuis plusieurs jours, auquel cas il faudrait assurément douter que Bazaine ait eu l'intention, comme il le déclare officiellement, de faire rétrograder son armée sur Verdun. La ligne de bataille avait une longueur totale de trois lieues ou dix-huit mille pas. Une partie de la cavalerie était partie pour escorter l'Empereur, des troupes de soutien accompagnaient le train qui, le 16 et le 17 août, avait été dirigé sur Briey, de sorte que

si l'on tient compte en outre des pertes précédemment subies, l'effectif de l'armée française se trouvait diminué ; mais il s'élevait bien encore à 160,000 hommes, ce qui était bien suffisant, vu la forte position qu'ils occupaient, pour justifier l'espoir de remporter la victoire. Les bois, ainsi que les fermes et les villages de Saint-Hubert, Verneville, Habouville et surtout Sainte-Marie, formaient comme une première ligne de forts avant-postes. Bien que la position des Français fut redoutable, elle était cependant défectueuse sous deux rapports. A peu de distance et derrière le point principal, se trouve une série continue de bois épais, situés en grande partie sur des terrains en pente et très-accidentés, de sorte qu'il était presque impossible de faire manœuvrer les réserves placées en arrière. Par suite, il était très-difficile d'amener des renforts là où ils étaient nécessaires, et chaque troupe, dès que l'affaire a été engagée, ne pouvait pour ainsi dire compter que sur elle-même pour repousser les attaques sur les points dont la défense lui était confiée. Le deuxième défaut de la position est, qu'en cas d'échec, elle ne permettait pas aux Français de se retirer aucune part que sur Metz. Pour ne pas être rejeté sur la place, il fallait remporter la victoire, une victoire décisive qui assurât les communications faciles avec le reste de la France. C'est sur une telle victoire que comptait sûrement le maréchal Bazaine. Il savait qu'un corps d'armée ennemi, le premier, était resté devant Metz sur la rive droite de la Moselle; qu'un autre, le quatrième, était près de Toul, si loin qu'il lui fallait plusieurs jours pour arriver; enfin que le deuxième corps était encore le 15 à Forbach, par conséquent à une distance qui ne lui permettait guère de se trouver le 18 sur le champ de bataille. Ces calculs lui prouvaient que les Allemands ne disposaient que de sept corps d'armée, comprenant au plus 190,000 combattants, déduction faite des 20,000 hommes de cavalerie qui, bien qu'ils aient assisté à la lutte, ne peuvent être comptés, puisque, à cause du terrain, ils n'ont à proprement parler pris aucune part à la bataille. Les Allemands, n'ayant pas plus de 650 canons disponibles, n'avaient donc pas sous ce rapport une supériorité numérique sur les Français. Le moral de ceux-ci

n'était nullement ébranlé, au contraire le désir d'en venir aux mains était plutôt surexcité chez eux par la rage que leur donnaient leurs insuccès précédents. Dans de telles conditions, le maréchal devait compter et comptait fermement sur la victoire. Aussi n'hésita-t-il pas à accepter la bataille. D'après les ordres du roi de Prusse, la ligne allemande fut formée, à partir de l'aile droite, des septième, huitième, neuvième corps, de celui de la garde et du douzième corps ; les troisième et dixième, qui le 16 avaient beaucoup souffert, composaient la réserve. Par suite des dispositions prises, toute l'armée dut faire un changement de front à droite, déborder l'aile droite de l'ennemi et la rejeter sur Metz. Déborder cette aile droite, ce qui devait décider du succès de la journée, demandait un effort des plus pénibles : ce furent deux corps complètement frais, la garde et le douzième corps, qui en furent chargés. Pendant que ces corps venant de Mars-la-Tour faisaient une marche de près de quatre heures, et jusqu'à ce qu'ils furent arrivés en ligne, l'aile droite et le centre avaient ordre de se borner à entretenir un feu préparatoire d'artillerie. »

Soit défaut de renseignements, soit plutôt désir, de la part de l'auteur, d'augmenter la gloire de ses compatriotes, le passage que nous venons de citer renferme quelques inexactitudes que nous relèverons plus loin.

Passons maintenant au récit de l'action, « la plus grande et la plus sérieuse de la campagne. »

### BATAILLE D'AMANVILLERS.

Nous avons vu plus haut que, de la gauche à la droite, la ligne française était formée par les deuxième, troisième, quatrième et sixième corps, avec la garde en réserve, — et que, de la droite à la gauche, la ligne prussienne était formée par les deuxième (qui n'arriva que dans la soirée), septième, huitième, neuvième corps, la garde royale et le douzième corps, avec les troisième et

dixième en réserve. Dans l'espoir que l'armée française continuerait son mouvement sur Verdun, et qu'il serait plus facile de l'attaquer pendant sa marche, l'armée allemande resta immobile dans ses positions jusqu'à huit heures du matin. A cette heure, voyant que les Français ne bougeaient pas, elle prit résolument ses dispositions offensives, et à midi le combat s'engagea. Le neuvième corps, placé au centre en avant de Verneville, ouvrit le premier le feu qui se propagea rapidement sur sa droite et sur sa gauche. Pendant la plus grande partie de la journée, la lutte n'offrit le caractère que d'un duel à coups de canon, les Allemands voulant éviter de se compromettre avant que le mouvement tournant qu'ils dirigeaient contre notre aile droite ne fût terminé, et les Français n'ayant pas de direction par suite de l'absence du général en chef. Il a donné pour prétexte dans son *Rapport sommaire*, qu'il dût se tenir sur le plateau de Plappeville « pour repousser les tentatives faites par l'ennemi, soit par Vaux et Sainte-Ruffine, soit par Woippy, sur les derrières de nos positions, son but étant de nous couper de Metz. » Malgré la grande infériorité de notre artillerie, tant sous le rapport numérique que sous celui du matériel, l'ennemi ne put arriver à s'emparer d'aucun point de notre ligne. L'énergie et l'habileté des canonniers suppléaient à ce qui leur manquait, et l'infanterie repoussait avec un succès constant les attaques de l'infanterie allemande. Ainsi au troisième corps (Lebœuf), l'artillerie avait mis hors de combat quinze des pièces qui lui étaient opposées, et l'infanterie en avait enlevé sept, sur lesquelles deux restèrent en notre pouvoir. Le neuvième corps de l'ennemi, le premier engagé, ne se maintenait qu'en essuyant des pertes considérables; à sa droite, les huitième et septième, qui disputaient à nos troisième et deuxième la possession des bois, s'épuisaient peu à peu; enfin, à sa gauche, la garde royale qui avait dirigé contre le village de Saint-Privat une attaque assez mal combinée, était repoussée « laissant sur le terrain un nombre prodigieux de victimes. » Seul, le douzième corps, qui avait un grand détour à faire pour gagner l'extrême gauche de la ligne, était encore intact. Vers cinq heures du soir, il atteignit les environs de Roncourt, et, débordant le corps Can-

robert, il ouvrit sur Saint-Privat un feu des plus intense. Entre sept et huit heures, ce village qui servait de point d'appui à notre aile droite, fut emporté à la suite d'une attaque simultanée de la garde royale et du douzième corps. Devant une attaque aussi formidable, le corps Canrobert, après avoir épuisé ses munitions, se retira sur Metz dans le plus grand désordre, entraînant dans sa déroute une partie du corps de Ladmirault. Le maréchal Bazaine fit alors porter en avant la division des grenadiers de la garde et plusieurs batteries de cette garde, dans l'espoir de reprendre l'offensive. Mais il était trop tard; ces troupes durent se borner à protéger la retraite des sixième et quatrième corps. Au centre et à l'aile gauche, le troisième et le deuxième corps demeurèrent inébranlables, et passèrent la nuit sur leurs positions, d'où n'avaient pu les déloger les efforts réitérés que l'ennemi fit dans la soirée et les troupes fraîches qu'il avait lancées contre elles. « Avouons-le à l'honneur des vaincus, il n'est resté dans les mains des vainqueurs aucun trophée, pas même un canon démonté; en outre, la perte de plus de 40,000 hommes, tués ou blessés (ce chiffre est exagéré), prouve l'acharnement inouï de cette lutte de neuf heures, dans laquelle le courage des Allemands ne vint que difficilement à bout de la ténacité des Français. » (*La guerre autour de Metz.*) En somme, cette journée coûtait à l'armée française un peu plus de 12,000 hommes et à l'armée allemande environ 17,000. Elle reçut chez nous le nom de : défense des lignes d'Amanvillers, et chez l'ennemi celui de : Bataille de Gravelotte.

## OBSERVATIONS.

1° « Les fermes et villages en avant de notre position principale n'ont jamais été mis sérieusement, par nos troupes les occupant, en état de défense; les étages de tranchées-abris, les agencements de batteries combinant leurs feux sont des rêves d'imagination. Le matin du 18, quelques corps ont commencé des tranchée-abris, comme ils avaient l'habitude de le faire en avant de leurs bivouacs; des artilleurs ont ébauché des épaulements qui, au

moment de l'attaque, n'avaient encore qu'une très-mince épaisseur, une hauteur insuffisante, et garantissaient par suite médiocrement les servants. Voilà l'exacte vérité. » (Ulric Fallet.)

2<sup>o</sup> Notre deuxième observation portera sur le chiffre des forces, que le général prussien, cité plus haut, attribue aux deux partis.

Nous avons vu qu'au moment où le maréchal Bazaine prit le commandement de l'armée de Metz, l'effectif de celle-ci était un nombre rond de 160,000 hommes. Pour avoir le chiffre de ceux qui étaient disponibles le jour d'Amanvillers, il faut défalquer de ces 160,000 hommes :

1. Les pertes des batailles de Borny et de Rezonville, soit .....	21,000 hommes.
2. La division de Laveaucoupet formant la garnison de Metz, soit.....	7,000
3. La cavalerie, puisque le général prussien la défalque dans la supputation des forces allemandes, soit.....	12,000
Ensemble pour les trois.....	<u>40,000</u> hommes.

Restent donc, effectif présent sur le champ de bataille ou en réserve, 120,000 hommes.

L'artillerie de ces 120,000 hommes est représentée par 72 batteries ou 432 pièces.

Nous faisons entrer en ligne de compte la garde impériale, quoi qu'elle n'ait eu qu'une division tardivement engagée.

Mais du côté de l'armée allemande, il y avait en ligne huit corps et non pas sept, comme le dit le général prussien, puisque le deuxième arriva sur le champ de bataille et y donna à sept heures du soir. Ces huit corps représentent au moins 220,000 hommes et 768 pièces, défalcation faite des pertes.

Ainsi, en résumé, nous avons en présence :

Français .....	120,000 hommes et 432 pièces;
Allemands.....	220,000 hommes et 768 pièces;

chiffres qui montrent clairement la supériorité écrasante de l'ennemi, surtout en artillerie.

3<sup>o</sup> Tandis que le roi de Prusse et le général de Moltke étaient de leur personne sur le champ de bataille, le maréchal Bazaine, qui s'était promené toute la journée de Plappeville à Saint-Quentin, rentrait vers six heures et demie du soir à son quartier général, ne se doutant pas de l'importance de l'action engagée à Amanvillers. Peut-on prévoir ce qui serait arrivé, si, se trouvant à portée du champ de bataille, il avait, au moment où le sixième corps pliait et où l'ennemi était désorganisé par son succès même, lancé contre le flanc gauche de celui-ci toute la garde et la réserve de cavalerie ? Il est fort à présumer que la bataille fut restée indécise, si même elle ne s'était pas terminée par un échec infligé à l'armée allemande.

Ainsi, à deux jours de distance, le 16 et le 18, le maréchal Bazaine, en n'étant pas à son poste de général en chef, la première fois pour avoir été trop près du champ de bataille, la deuxième pour en avoir été trop loin, a laissé échapper l'occasion que la fortune lui offrait de relever les armes de la France, en remportant une grande victoire qui l'aurait placé au rang des plus habiles capitaines !

Les trois batailles de Borny, de Rezonville et d'Amanvillers, avaient eu pour résultat définitif d'obliger l'armée du maréchal Bazaine à se retirer sous les remparts des forts de Metz. Mais elles en avaient eu un autre, celui de nous faire connaître à fond, beaucoup mieux que tous les « mémoires » possibles, les causes de notre infériorité vis-à-vis de l'ennemi.

La première, la principale, était sans contredit l'insuffisance de nos effectifs.

Il faut considérer qu'au début de la campagne l'effort maximum dont la France était susceptible, se chiffrait, pour ainsi parler, par 642,000 hommes, sur lesquels 112,000 jeunes soldats de la deuxième portion du contingent étaient fort peu instruits, la plupart n'ayant même jamais vu le nouveau fusil, et 75,000 hommes du contingent de 1869, jeunes gens qui ne devaient être incorporés que le 1<sup>er</sup> août. A nos 455,000 hommes instruits



l'Allemagne en opposait 1,117,000, qui ne leur cédaient en rien sous le rapport de l'instruction, et chez lesquels le fonctionnement régulier des divers services, — toute question de caractère national mise de côté, — empêchait de naître l'esprit d'indiscipline qui faisait, au contraire, germer chez nous, surtout parmi les hommes de la réserve, l'incurie de l'administration.

La seconde cause de notre infériorité vis-à-vis de l'ennemi était l'emploi défectueux que nous faisions de la cavalerie, ou plutôt son insuffisance dans le service des reconnaissances et des découvertes. « Nos reconnaissances du matin n'avaient signalé aucun mouvement de l'ennemi de ce côté », dit une dépêche de l'empereur envoyée après la bataille de BornŸ. Et dans la brochure publiée sous son inspiration, sinon sous sa dictée (*des causes qui ont amené la capitulation de Sedan*), nous trouvons ces étonnants passages : « L'action de l'armée fut paralysée par l'ignorance absolue où nous restâmes toujours de l'emplacement et de la force des armées ennemies. Les Prussiens cachèrent si bien leur mouvement derrière le formidable rideau de cavalerie qu'ils déployèrent devant eux dans toutes les directions, que, malgré les plus persévérantes recherches, on ne sut jamais réellement où était le gros de leurs troupes... »

Non-seulement la force de l'ennemi, mais encore sa position, furent des secrets pour nous. Jamais nous ne sûmes nous éclairer ; les vedettes de la cavalerie ne dépassaient pas la ligne fournie par les sentinelles d'infanterie, et les découvertes étaient exécutées par des pelotons de l'arme, trop nombreux pour voir et trop faibles pour se battre. Les Allemands, au contraire, poussaient jusqu'à nos avant-postes les petits groupes audacieux et infatigables de leurs cavaliers ; dès lors, il n'est pas extraordinaire que le général Frossard se laisse surprendre comme le matin de Rezonville. Et si l'ennemi ne nous a pas pris plus souvent en défaut, c'est que son extrême prudence lui faisait préférer les opérations méthodiques et réglées d'avance, aux coups de main et aux entreprises de même nature.

La troisième cause de notre infériorité résidait dans l'insuffisance de notre artillerie comme nombre et comme puissance.

Comme nombre, nous étions doublement inférieurs : d'une fa-

çon absolue, puisque les effectifs de l'ennemi étaient de beaucoup supérieurs aux nôtres, et d'une façon relative, puisque la proportion du nombre de pièces par mille hommes, était plus élevée dans l'armée allemande que dans l'armée française.

Comme puissance résultant de sa portée considérable, de sa précision extraordinaire et de son excessive mobilité, l'artillerie ennemie l'emportait également de beaucoup sur la nôtre.

Aussi, quelle est la manière de combattre de nos adversaires ? Ils entament l'action en mettant très-peu de forces en avant, mais ils placent de nombreuses batteries de gros calibre sur des positions bien choisies. La canonnade commence et dure jusqu'à ce que notre artillerie ait épuisé ses munitions ou ait été démontée. La grande portée des pièces permet à l'ennemi de combattre de très-loin ; par suite il n'est pas rare que des régiments soient fortement décimés, avant même de l'avoir vu. En même temps, une épaisse ligne de tirailleurs, faisant un feu très-nourri, profite très-habilement du terrain, surtout des bois, pour chercher à gagner nos flancs. Quand les tirailleurs sont bien engagés, les gros bataillons s'avancent en s'abritant derrière les accidents du sol, et toujours en nombre tel que la résistance devient extrêmement difficile.

Si la faiblesse de nos effectifs, l'insuffisance de notre cavalerie et de notre artillerie étaient pour nous des causes d'infériorité, il est juste de reconnaître que les trois batailles avaient aguerri l'armée et exalté en elle le sentiment de sa valeur. Les pertes qu'elle avait infligées à un ennemi toujours supérieur en nombre, la solidité qu'elle avait dû déployer pour rester maîtresse du champ de bataille, augmentaient sa confiance et la rendaient vraiment une armée d'élite, aussi propre à la défensive, qu'on disait incompatible avec son caractère, qu'à l'offensive dont elle avait fait de tout temps usage.

Qu'aurait-il fallu à une semblable armée pour qu'elle enfantât des prodiges ? Un chef capable de la comprendre et par là dirige de la commander. Le maréchal Bazaine était loin de constituer un tel chef. En prenant le commandement, il s'était abstenu de parler à l'armée par la voie de l'ordre du jour ; à la suite des

trois grandes journées, dont nous avons esquissé le récit, il persévéra dans son mutisme. Au lieu d'une proclamation faisant connaître aux troupes le résultat du passé et les espérances de l'avenir, on leur lut un petit papier émanant du quartier général et intitulé : *Manière de combattre les Prussiens*. Après quelques lieux communs et quelques banalités connues du dernier soldat, le petit papier concluait naïvement ainsi : « Il est donc utile d'agir comme eux, c'est-à-dire, d'employer beaucoup de tirailleurs, une artillerie nombreuse et de fortes réserves. » Mais il ne faisait pas connaître d'où on tirerait la nombreuse artillerie et surtout les fortes réserves.

E. DESCOURBÈS

Capitaine au 64<sup>e</sup> d'infanterie.

---